

Dossier
de
presse

DU 7 AU 17 OCTOBRE 2014

FEVER

Librement inspiré de
La fièvre du samedi soir
Texte et mise en scène
Attilio Sandro Palese

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

DU 7 AU 17 OCTOBRE 2014 **Coproduction**

FEVER

À LA VIE À LA MORT

Librement inspiré de *La Fièvre du samedi soir*

Texte et mise en scène **Attilio Sandro Palese**

Chorégraphie **Caty Eybert**

Lumière **Cédric Caradec**

Musique **DJ Eagle**

Costumes **Tania D'Ambrogio**

Coiffures et maquillage **Sonia Geneux**

Consulting littéraire **Laure Mi Hyun Croset**

Avec

Jérôme Denis - *Bobby*

Aurore Faivre - *Annette*

Blaise Granget - *Vince*

Nathan Heude - *Tony*

Julie-Kazuko Rahir - *Stéphanie*

Bastien Semenzato - *Eugène*

Coproduction : Théâtre de Poche - Genève, Célestins - Théâtre de Lyon, Cie Love Love Hou !

Avec le soutien de la Fondation Leenards

Création le 13 septembre 2014 au Poche Genève

Présenté dans le cadre du projet européen *Territoires en écritures*

CONTACT PRESSE

Magali Folléa

04 72 77 48 83

magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site www.celestins-lyon.org

Renseignements - réservations

04 72 77 40 00 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)

Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org

FEVER

D'Attilio Sandro Palese

Librement inspiré de *La Fièvre du samedi soir* (Saturday Night Fever), réalisé en 1977 par John Badham. Histoire basée sur un faux article sociologique écrit par Nik Cohn : *Tribal Rites of The New Saturday Night* (New York Magazine, 1976)

Tony, fils d'italiens vivants à Brooklyn, possède un don particulier pour la danse disco. Danser donne un sens à sa vie et c'est sous les riffs des Bee Gees ou de Kool and The Gang qu'il rythme sa vie banale. Tous les samedis soirs, il rejoint sa bande de copains au dancing du coin, le 2001.

Ces soirs-là, leur vie morose comme un paillason familial, devient une boule multi-facettes qui brille sous les spots enfumés. Ils « pètent la Night », ils se pètent à l'alcool ou au poppers, ils pètent les codes moraux abusant des cuisses de jeunes femmes perdues ou consentantes, ils pètent la gueule à la bande voisine... Ils se la pètent, ces petits machos gominés du samedi soir !

C'est la jeunesse des années 70, pas celle qui invente le mouvement punk pour se révolter plus tard, non. Cette jeunesse-là dans un soubresaut instinctif ou inconscient, fait, elle aussi, tout pour échapper à l'héritage de ses parents et aux traditions sociales. Mais c'est une dernière danse - disco - avant de ranger dans le placard, chemises satinées, robes courtes et virevoltantes, chaussures à hauts talons pour revêtir les habits d'un papa ou d'une maman qui mène une vie consensuelle. C'est l'histoire de jeunes qui se cherchent, se trouvent se perdent ou simplement s'amuse insouciant du lendemain, des jeunes qui se désintègreront dans la routine d'une vie ordinaire.

Un soir, Tony, The King of The Disco, rencontre, Stéphanie, la reine de la danse... plutôt classique.

Ils décident ensemble, de s'entraîner pour le prochain concours de disco qui aura lieu à la fin du mois. Bien sûr, chacun d'eux joue un rôle attendu. Tony endosse le rôle du séducteur et Stéphanie, celui de la femme qui sera bientôt séduite. Mais dans cette histoire qui semble conventionnelle, au premier abord, se dessine la rencontre profonde et authentique de deux individus solitaires.

Stéphanie et Tony sont en quête d'eux-mêmes et la relation amoureuse et stéréotypée qui devrait naître entre les deux (parce que c'est ainsi que généralement ça se passe, non ?) ne les satisfait pas. Après un parcours initiatique, ponctué par la victoire truquée au concours disco, la perte d'un ami, et le dégoût d'un style de vie devenu insupportable, les masques tombent. Au-delà des genres, femmes hommes, au-delà des conventions sociales, au-delà du désespoir ou de l'espoir, naît une parole vraie. Au petit matin, dans un appartement de Brooklyn, deux êtres se parlent à cœur ouvert.

Je devais avoir neuf ans et je me souviens de la réaction de mes parents lorsqu'ils ont vu pour la première fois le film *Saturday Night Fever*. C'était leur film culte ! Les deux adoraient la danse, mais je me demande s'ils identifiaient leur relation de couple aux relations rudes entre les hommes et les femmes schématisées dans le film ? Peut-être secrètement et individuellement, le film les touchait dans ce qu'il exprime de plus cruel ? Mon père était italien et ma mère française. Tout deux immigrés, tout deux issus de cultures bien différentes. Il y avait de quoi s'identifier.

Mais peut-être que je me trompe et qu'il n'y avait que le plaisir de voir des jeunes gens qui dansent divinement et celui d'être transportés à leur tour, sur les chansons des Bee Gees ! Danser et oublier les difficultés de la vie. Pour la célébrer aussi. Danser parce qu'on est encore jeune et que notre cœur bat encore la mesure disco. Moi, je trouvais que c'était une sorte de documentaire qui parlait de la rencontre de mes parents (je l'ai vu à la télé en leur compagnie bien sûr !). Une histoire que je connaissais déjà. Mais j'étais imberbe, les filles ne me faisaient encore aucun effet et l'entrée dans le monde des adultes se ferait dans au moins mille ans. Je ne possédais pas toutes les clés pour entrer dans cette histoire. Je n'avais pas conscience de ce que c'était d'être étranger vivant loin de tout ce qu'il connaît. Et puis, je ne savais pas encore danser le disco et je débutais dans la frime !

Je suis très touché par cette histoire. J'aime sa profondeur humaine, j'aime le plaisir qu'elle donne, parce qu'il y a la danse et la joie de danser, comme si la Vie, n'était qu'une grande chorégraphie. J'aime sa simplicité et les rapports archétypaux qu'elle raconte. Cela la rend universelle et compréhensible pour tous. Voilà pourquoi, je veux la raconter. Je veux parler de ces jeunes en quête de sens et de sensualité dans un monde qui ne donne aucune réponse.

Je ne plagie pas l'histoire. Je trouve le film très réussi et les acteurs excellents. Je garde la fable, celle d'un jeune qui danse comme un dieu, qui rencontre une jeune femme. Tous les deux se dévoileront intimement et délicatement à la fin d'un parcours initiatique. Cette histoire sera mise en relief par le contexte des années 70 à Brooklyn, le disco et les rapports violents ou pas qui existent entre femmes et hommes, entre jeunes. La danse, symbolise pour moi, l'ouverture à la Beauté dont nous sommes tous capables. La danse permet à chacun de découvrir sa sensibilité, aussi bien masculine que féminine. Une sensibilité qui fait parfois défaut dans nos sociétés sexuées et compétitives. Cela doit être un divertissement à la fois drôle et profond, musical et dansé.

Le texte est à la fois poétique et réaliste afin de théâtraliser l'histoire qui ne sera pas forcément chronologique, il y aura des allers retours. Je pense prendre un événement central à partir duquel nous découvrons l'histoire générale (le décès d'un des amis de Tony, par exemple). Pour la mise en scène, je travaillerai en bi-frontal. Je trouverai ma propre ambiance disco et tacherai de passer du drame à la comédie, comme la vie, cela doit rester une histoire accessible. Les années 70 offrent beaucoup de perspectives, aussi bien vestimentaires, musicales qu'esthétiques. Je ne manquerai pas de m'en inspirer. Le spectacle sera donc aussi visuel (pose des personnages et éclairages travaillés).

J'espère réveiller la danse en chacun de nous. La Vie est rythme et musique. Elle est légère lorsqu'on s'abandonne à son mouvement parce qu'il a lieu maintenant et pour toujours. Il nous éloigne des soucis inutiles de l'hier, et ceux inexistant du demain.

Shiva danse au-dessus de l'ignorance et rythme la création et la destruction du monde. Ce dieu hindou est un des principes fondateurs de l'univers. Nous serions tous les enfants de cette danse cosmique. Lorsque nous tapons du pied, parce que soudain une envie naturelle et irrésistible nous prend, c'est l'Éternité qui danse à travers nous. Elle danse sous les étoiles qui disparaîtront un jour et qui laisseront place à de nouvelles choses incroyables. Car l'Éternité aussi, aime changer de disque de temps à autre.

Attilio Sandro Palese

TONY

- Tony !... Tony !... *Un temps.* Tooony !... Tony ! Réveille-toi !

- Mais maman... E domenica...

- Tony, tu te lèves tout de suite et tu amènes ces pots de sauce tomates chez ma sœur.

- Mais maman, c'est le jour du Seigneur...

- Tony, soit tu te lèves et tu amènes ces pots à ta tante, soit tu accompagnes ta grand-mère à l'église, puisque c'est le jour du Seigneur ! Je t'en montrerai, moi, des jours du Seigneur ... C'est quoi ce tas de mouchoirs par terre ? C'est qui qui fait le ménage après ! Tu crois que je n'en ai pas assez ?... Tu veux tuer ta mère, c'est ça.

- Mais non maman ! J'ai attrapé froid cette nuit... J'ai le rhube, c'est tout.

- Et voilà ! Je n'ai pas cessé de te répéter que tu allais attraper la mort à force de ne porter que des chemises fines, et toi... Faut toujours écouter sa maman ! Samedi prochain, je veux que tu mettes ton gros pull pour aller danser...

- Mais !... Arrête de toucher mon front, maman ! J'suis plus un gamin ! J'ai pas de fièvre... T'es contente ? Maintenant, je suis tout décoiffé !

- Parce que toi, quand tu dors, tu essaies de conserver ta coupe de cheveux ?

- Ben...

- Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un fils comme toi !

- Et moi ? Qu'est-ce que je vais faire d'une fille comme toi !

Ça c'est ma grand-mère, dans le salon. Comme d'hab, on se dispute à l'italienne.

Ma grand-mère,

- Et moi ? Qu'est-ce que je vais faire d'une fille comme toi !

Ma mère,

- Maman, je t'ai déjà dis que l'éducation de mes enfants ne regardait que moi ! Allumes la télé et verse-toi un verre de vin !

Ma grand-mère,

- Comment tu parles à ta mère ! Mais Saint-Antoine qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une fille pareille ? J'aurai dû choisir Giuseppe au lieu de ton père ! Au moins tu aurais eu sa gentillesse et sa cervelle ! Pas besoin de répondre, j'allume la télé !

Mamie met K.O maman. Encore une fois.

Deux semaines que ma mère fait bouillir des tomates dans toutes ses casseroles. Deux semaines qu'elle les passe à la moulinette, 24h sur 24. Forcément ça met toute la famille à cran. On ne dort plus la nuit ! Des litres et des litres de sauce tomate, un vrai déluge. On va en manger jusqu'à la Saint Glinglin. Et pasta aciutta, et lasagnes, et des multitudes de boulettes de

viandes qui baignent dans une mer de sauce et encore des spaghettis ou des aubergines farcies, noyées dans leur napolitaine. Quand ma mère fait de la sauce tomate, ça s'appelle plus Brooklyn, ici, mais Bolognese City ! L'autre jour Bobby me dit :

- Wahou, tu schlingues le Rital à fond, toi !

- C'est pas possible, je lui dis, je me suis aspergé de trois aftershaves différents ! Trois !

- Et bien Tony, je suis au regret de t'annoncer que ton côté glamour est décédé. Ça sent la boulette, trois kilomètres à la ronde.

Tout Brooklyn ! Entrain de transporter mes quatre litres de sauces sous les bras. Et je longe les murs. J'arrive chez ma tante. Il y a un de ces boucans ! Ils sont entrain de faire des travaux de rénovation ? Je n'étais pas au courant ?

- Ciao Zia, maman me fait apporter ces pots de sauces tomates. Elle n'entend pas.

- Ciao Zia ! Ta sœur m'a dit de te donner ces pots de sauce tomate ! Vous faites des travaux de rénovations ?

- Non ! C'est ton cousin Johnny ! Il fait de la musique avec ses amis dans la cave ! Ils devaient s'arrêter il y a une heure !

Elle se signe de la croix. Depuis que son homme est mort... On va dire qu'elle est un peu anxieuse.

- T'inquiète tantine, je vais faire le nécessaire.

Je descends les marches de la cave et une fois en bas, quel spectacle horrible ! Je n'ai jamais vu des gars aussi mal habillés ! Je suis super déçu de mon cousin, il a pas eu les gênes ou quoi ? Eh, il est où ton côté Italien, Johny ? Franchement, ça me brise le cœur. On dirait des rats gisant au milieu de cadavres de bière. Aucune classe !

- Eh stop ragazzi... Stop ! Ca fait une heure que c'est l'heure... Mais c'est quoi tout ce boucan, Johny ?... Il existe des moyens plus naturels pour devenir sourd, tu sais.

Je ris. Je rigole à ma blague parce que je la trouve pas mal du tout.

- C'est du rock subversif, Tony ! Mais vous, les vieux, vous ne pouvez pas comprendre !

- Ce que je comprends, moi, pour l'instant, c'est que vous allez tout de suite arrêter votre... Comment t'appelles ça ? De la musique ! Allez les amici ! Tirez-vous chez vous et allez sucer les tétons de vos mères.

- Fuck fascism !

- Mais quel « fuck fascism » , Johny ? Ici c'est l'Amérique où même un macaroni comme toi, peut devenir président.

-Tony, c'est quoi cette odeur ?... C'est toi qui sent la cocotte et... Et la sauce tomate ! Hi hi ! C'est ton nouveau truc pour draguer les meufs Tony ? « Tomatoes Friguance from Azzaro » ? Hi hi !

- Mais qu'est-ce que tu racontes! C'est la musique qui te déglingue le cerveau ? Et puis, un peu de respect ! Allez, monte aider ta mère à la cuisine, stronzo ! Et vous deux, arrêtez de rire et cassez vous espèce de... de Punks !

Dimanche c'est le pire jour du week-end et lundi c'est le pire jour de la semaine. Mais qui a eu la bonne idée de les foutre l'un à côté de l'autre ?

BOBBY

- Eh, Bobby, ouvre la fenêtre. Ta petite chérie a trop chaud.

C'est vrai que ça sent fort la fumée dans la voiture et que sur les fenêtres embuées, c'est notre transpiration qui coule. Mais c'est hors de question que j'ouvre quoique ce soit. Même la portière derrière moi est restée fermée. C'est égal si c'est vraiment inconfortable et que je dois replier mes jambes et m'appuyer sur mes genoux ! Je veux garder « safe » mes pompes, moi ! Samedi dernier, le Mexicain –ses parents sont polonais, mais comme il s'est laissé pousser la moustache à la Zapata et bien, on le surnomme le Mexicain- le Mexicain, donc, est complètement shooté au Popper, les frocs baissés et les jambes empêtrées qui gesticulent hors de la banquette arrière du véhicule. Voilà-t-il pas qu'une bande de Latinos s'amène derrière lui et lui pique ses pompes ! Tu crois qu'il a pu réagir ? Tu parles ! Le temps qu'il ait retrouvé sa bistouquette et l'ait rangé à sa place, ils étaient déjà à la Havane entrain danser la salsa! 75 dollars ! 75 dollars la paire de pompes ! À ce prix-là autant te payer une pute de luxe, bien au chaud. Y a aucune minette qui mérite qu'on se fasse piquer ses pompes.

- Eh Bobby, il fait trop chaud !

- Merde Annette, c'est quoi cette jupe ? Je sais plus par où il faut passer ! Et puis arrête de causer, tu me déconcentres.

Elle tire sa jupe sur ses reins et écarte ses cuisses. Elle continue de mâchouiller son chewing-gum. Incroyable, elle me regarde et me sourit tout en mâchouillant son chewing-gum.

- Annette, arrête de me regarder de cette façon ! Je t'ai déjà dit que ce n'était pas une question d'amour entre nous deux. Tiens, regarde le siège arrière, j'arriverai mieux à me concentrer. Je suis le troisième qui lui passe dessus. C'est tout chaud et humide. Les deux autres ont préparé le terrain. « Thank you guys ! ». Mes potes, c'est comme la famille. Il n'y a aucune fausse pudeur entre nous. La pudeur c'est pour les riches de Wall Street. Quelle hypocrisie...

- Dis Bobby, tu penses à quoi ?

C'est vrai que j'aime bien philosopher et parfois, je philosophie quand ce n'est pas le bon moment.

- À rien, au néant, à tes nichons ...
J'enclenche le turbo.

- C'est bon Bobby, c'est bon, vas-y mon chéri. Viens mon amour. Ça m'énerve quand elle parle ! Ça me fait perdre mes moyens. Et pour ne pas me déconcentrer, il faut que je pense à autre chose et moi quand je pense à autre je chose, c'est de toute façon d'ordre philosophique. Le cercle vicieux, une « dichotomie ». Tiens, voilà un mot qui revient de loin, du temps du lycée, « la dichotomie », être coupé en deux, faire deux choses en même temps. J'ai tout de suite aimé ce mot à cause de sa sonorité. « Dichotomie », ça sonne comme une maladie grave ou comme le nom d'un pays lointain dans lequel tu te réfugies dès que tu es dans la poisse. Généralement, la première humiliation t'y propulse direct. Mais moi, j'ai eu des bons parents. Et voilà que pendant que je disserte, je ne me rends même pas compte que j'ai joui.

- Bobby, t'es le meilleur, c'est bon, c'est si bon. On se revoit demain ?

Demain, c'est dimanche et il n'y a personne dans les rues, ça veut donc dire se voir QUE les deux... Elle croit que je n'ai pas flairé le piège ?

- Annette, je me les caille. Je retourne à l'intérieur du club et je dis à Vince de te rejoindre.

STÉPHANIE

- Ici, tu es entourée de gens qui t'aiment.

Les dernières paroles de mon père avant de me dire au revoir. Sa voix tremble comme les feuilles d'automne qui parsèment déjà les arbres magnifiques de la région.

Je suis sortie de notre petite propriété avec mes économies cachées sous mon manteau et une valise contenant le strict nécessaire. J'ai respiré un grand coup pour emporter les parfums de la nature environnante. Puis j'ai marché un bon kilomètre jusqu'à la station de bus. Mais avant, j'ai voulu m'arrêter une dernière fois sur les berges du lac. Elles sont artificielles. Les urbanistes ont fait du beau travail. Elles ont toujours été une invitation à la contemplation.

Je me suis assise sur un banc. Un peu plus loin, sur un autre banc, le vieux Ben est là, comme à son habitude. La première fois que je l'ai vu et que j'ai décidé de l'appeler Ben, j'étais une enfant et il était déjà vieux. A-t-il une famille ? Des enfants ? A-t-il simplement une histoire ? Le soleil de novembre nuance sublimement sa peau noire. Un être surnaturel se trouve à côté de moi et me dit au revoir, me souhaitant bonne chance pour cette nouvelle vie qui m'attend.

L'enchantement a cessé lorsque mes yeux se sont arrêtés sur la bouteille d'alcool vide posée à ses pieds. Et j'ai retrouvé ma bonne vieille ville, Cooperstown, avec ses deux bâtiments historiques, sa beauté et sa banalité.

Il était temps de prendre le bus, de dire un dernier adieu à mon petit océan.

New York, la déflagration, une bombe de bonheur, je suis inondée de joie. Depuis que j'ai pris le bus, mille ans se sont écoulés, et lorsque je descends au terminus, je ne suis déjà plus cette fille provinciale qui quitte sa ville natale. J'ai des étoiles dans les yeux et je cherche un ciel où les accrocher.

Mon père a un ami qui possède une petite entreprise de démolition dans la banlieue new yorkaise. C'est tout naturellement qu'il m'a proposé de travailler chez lui. Il m'a trouvé un logement modeste, une petite chambre au-dessus d'un drugstore. Avec ma première paie, je me suis offert des cours de danse. J'ai toujours dansé et pourquoi pas, un jour, je pourrai en faire mon métier.

L'expression « tous les chats sont gris » prend tout son sens à New York. La nuit, n'importe qui peut rencontrer n'importe qui, peu importe son statut social.

J'ai fait la connaissance d'un directeur de casting qui avait besoin d'une secrétaire. Il lui a semblé que j'étais la personne idéale pour ce poste. J'ai accepté.

La semaine suivante, j'ai emménagé dans son appartement précieux de Brooklyn Heights.

Je me suis retrouvée loin du vacarme et des rues sales qui engloutissaient ma petite chambre. Maintenant, je ne suis plus réveillée, au milieu de la nuit, par l'enseigne clignotante du drugstore. J'ai l'impression d'être de retour dans ma campagne, à nouveau éloignée de tout ce qui fait la civilisation.

J'ai passé de nombreuses soirées à rencontrer ses amis. Ils parlent souvent d'art et de politique.

J'écoute toujours attentivement. J'apprends. Enfin, je crois. Les coupures budgétaires entravent la production artistique new yorkaise, disent-ils avec gravité et puis ils rient avec une étrange légèreté que je n'ai jamais connue auparavant. Dans ces moments-là, je sors sur la terrasse ou le balcon. Je m'éloigne pour me retrouver seule. J'essaye de deviner dans quelle direction se trouve Cooperstown, mais partout c'est la même nuit, avec ses guirlandes de lumières.

Ulrich, le directeur de casting qui m'emploie, n'aime pas danser.

- Stéphanie, j'aime faire la fête, mais faire le singe sur une piste de danse, ce n'est plus de mon âge... Vas-y-toi ma chérie... Quand tu rentres ne fait pas trop de bruit, j'ai le sommeil fragile.

Je reste assise devant la porte et j'attends que le petit matin se lève.

ATTILIO SANDRO PALESE

Audacieux metteur en scène, Attilio Sandro Palese est aussi comédien, diplômé du Conservatoire d'Art Dramatique de Lausanne (SPAD) en 1997.

De 1997 jusqu'à nos jours, il travaille entre autres, sous la direction de Benno Besson, Gérard Desarthe, Gérard Diggelmann, Philippe Lüscher, Jacques Roman ou encore Philippe Mentha... On a pu apprécier sa présence notamment dans *Le Test et Vorace* mis en scène par Gian Manuel Rau au Poche, dans *Jean la Vengeance* mis en scène par Françoise Courvoisier au Théâtre de La Parfumerie puis au Théâtre Vidy-Lausanne. La saison dernière, on pu le voir jouer dans *Desperate Alkestis*, mis en scène par Anne Bisang au Théâtre du Grütli.

Parmi ses mises en scène, faisant la part belle à l'imaginaire, *Le Bouc* de Fassbinder, créé au Théâtre 2.21 de Lausanne, a été sélectionné pour les premières « Journées de Théâtre Suisse Contemporain » (2010). Au Grütli à Genève, il propose en 2011 *Super Oslo Blood*, un texte original librement inspiré de *Macbeth*. L'année suivante, il écrit et met en scène *Teenfactory*, ode adressée au groupe grunge Nirvana et à son leader Kurt Cobain. Cette œuvre est une interprétation très personnelle de l'histoire du groupe et de la vie de Kurt Cobain. Ce spectacle, aussi musical, sera repris ensuite au Romandie, club rock de Lausanne. À noter que *Teenfactory* a fait partie des quelques spectacles sélectionnés par Prairie, programme de promotion théâtrale au niveau suisse, financé par le Pour-cent culturel Migros. Toujours en 2012, il met en scène *Séance* de l'auteur suisse Michel Viala. La pièce est jouée au Théâtre Vidy-Lausanne, puis au Poche.

Cette saison, au Théâtre du Grütli, il créera *Nodoby dies in Dreamland* dont il signe le texte et la mise en scène. *Fever* est donc sa quatrième pièce en tant qu'auteur.

Lorsqu'il écrit, c'est le doigt collé sur la détente, un peu à la manière de Sarah Kane : « Je crois qu'il y a une part de magie et de spiritualité dans l'Art. L'Art est le fruit de l'intuition et de l'observation du monde, des gens et des choses. L'Art est la résonance de la totalité de notre psychisme, lorsque celui-ci observe librement le monde. C'est le vide qui observe le vide. C'est l'amour », observe-t-il.